

La bastide Les Roures, à Sainte-Marguerite. Photographie d'Édouard Cornet, vers 1906. © Archives Municipales de Marseille - 115 Fi 906



QUELQUES TRACES DU TERROIR DANS LE LANGAGE MARSEILLAIS

Par Médéric Gasquet-Cyrus,
Aix-Marseille Université

Sur les vues aériennes prises depuis des drones et les plaquettes en couleur des supports de communication, Marseille s'affiche volontiers comme un front de mer ciselé de bâtiments de verre et d'acier, empesée par le béton de ses immeubles et son urbanité quelque peu chaotique. Elle reste cependant tanquée dans un terroir qui rappelle parfois, au détour d'une traverse, d'un terrain vague ou d'un mur de pierre élevé, qu'elle est devenue cette cité par l'absorption progressive des villages et des champs à partir de son centre historique, par l'extension de l'urbain sur des zones rurales, sur des terres agricoles, dont certaines font aujourd'hui encore partie intégrante de l'organisation de la ville. Ce texte propose de retrouver dans la ville d'aujourd'hui des traces, des marques de ce terroir, notamment dans le langage.

Bastides et cabanons

Parmi les mots qui relient bien Marseille à son terroir, il y a la *bastide*. « *La passion de la bastide est innée chez le Marseillais* » écrivait en 1860 Joseph Méry dans *Marseille et les Marseillais*. Si dans le Sud-Ouest le mot bastide désigne un village fortifié, en Provence les bastides ne sont « que » de grandes maisons de campagne, en général au cœur d'un terrain pouvant être exploité dans une perspective agricole, mais aussi organisé comme un lieu de villégiature.

Plus précisément, voici comment le *Dictionnaire de marseillais* de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille définissait la bastide en 2006, sous la plume de Pierre Échinard : « *simple bâtisse rurale périurbaine accompagnée de bois et de pinèdes, de champs, de vignes, de bassins, d'un jardin d'agrément, d'une tèse pour la chasse et d'équipements divers favorisant le séjour printanier et estival, plus ou moins confortable et quasi autarcique, d'un propriétaire urbain et de sa famille* ».

Toute « simple » que peut être une bastide, à l'intérieur des terres ou en bord de mer, elle n'en demeure pas moins une habitation cossue, parfois bourgeoise ou très chic, aujourd'hui prisée et « *instagrammable* ». La Grande Bastide, vers Mazargues, ou la Grande Bastide Cazaulx, dans le 12^e arrondissement, rappellent son importance dans la toponymie contemporaine, tout comme la Bastide de Brégante, la Bastide des Bessons, la Bastide de la Magalone et de nombreuses autres.

Enfin, quasi-synonyme de la bastide, il faut mentionner la *campagne*, dont le *Petit Robert* reconnaît un sens spécifiquement provençal : « *une exploitation agricole ou une maison de campagne* ». Parmi les nombreuses campagnes de Marseille, on retiendra, dans les quartiers sud, la Campagne Pastré, et, dans les quartiers nord, Campagne Lévêque, grand ensemble dont le nom rappelle qu'il est situé sur une ancienne vaste campagne. Les articles de Florie Imbert-Pellissier et René Borruyey dans ce numéro présentent les bastides avec beaucoup plus de finesse, et on consultera avec bonheur l'ouvrage collectif édité en 2011 par le Comité du Vieux-Marseille sous la direction de Georges Aillaud : *Marseille, un terroir et ses bastides*.

Loin du faste des bastides du point de vue du bâti, les *cabanons*, ces modestes constructions dédiées à des activités de loisir, demeurent des éléments forts de la sociabilité provençale et de l'identité marseillaise, qu'il s'agisse du cabanon quillé dans les collines ou du cabanon les pieds dans l'eau. « *Marseille à la tayole de cabanons* » lançait le poète Saint-Pol-Roux pour rendre

Le cabanon, gravure du XIX^e siècle. © Musée d'Histoire de Marseille - MHM82-1-10



Marseille. — Type de cabanon :
Les Favouilles (en français : crabes).

compte de l'importance de cet « habitat » (et bien plus) dans le paysage marseillais. Chanté en provençal par Étienne Bibal dans « *Lou cabanoun* » en 1840, le cabanon n'a jamais cessé d'être célébré, que ce soit dans « *La Chanson du cabanon* » d'Andrée Turcy dans les années 1920, « *Comme un mouchoir de poche* » (pas plus grand...) de Sarvil et Scotto chanté par Alibert en 1935, « *Cabanon aux Goudes* » du groupe Monsieur Brun en 1998 ou dans le succès contemporain du groupe Massilia Sound System, « *Dimanche aux Goudes* », qui évoque « *le rêve marseillais un soir d'été au cabanon* ». *Cabanon*, un mot encore chargé d'odeurs, de sons, d'images, de souvenirs et de projections vers des moments heureux.

Des toponymes qui dessinent le terroir

Si le parler contemporain semble avoir quasiment oublié les outils du monde rural et agricole (comme l'*eissade*, houe, la *picosse*, hache à deux mains, la *loube*, grande scie...), si les légumes ont perdu leurs noms provençaux, dont certains étaient passés en français régional (*pomme d'amour* pour tomate, *tartifle* pour pomme de terre,

mérinjane pour aubergine...), quelques-uns, bien utiles pour décrire le paysage environnant, sont très employés comme *restanque* et *bancaou*.

Certains toponymes sont des indicateurs ou des traces de la géographie, de la topographie locale. Si les grottes ou cavités voûtées (du provençal *croto*) du quartier des *Crottes* sont sorties de la mémoire, tout comme les « petites grottes » des *Baumettes* (du provençal *baumeto*), si le point de vue dominant sur la ville n'est pas forcément associé au nom de *la Viste* (*la visto*, la vue), si les eaux qui ruisselaient aux *Aygalades* (du provençal *aigo*, eau) ne coulent plus de source, la réalité physique vous rappellera vite, si vous y montez, que « la Plaine » n'est en fait pas une « plaine », mais bel et bien un « plateau », ce qui aurait été une meilleure traduction de l'un des toponymes anciens du quartier, *lou plan*. *Plan* que l'on retrouve dans maints lieux similaires comme le *Plan d'Aou* (littéralement, le plateau d'en haut), *Plan-de-Cuques* ou *Plan-de-Campagne*. Si l'on est attentif, le *Roucas Blanc* peut encore être perçu comme ce « gros rocher » (*roucas* en provençal) piqueté de villas de luxe. Quant au *Jarret*, rivière désormais recouverte par le bitume, il continue d'être le mot privilégié employé pour désigner une série de boulevards très fréquentés, ce qui ne manque pas d'interpeler les nouveaux arrivants qui ne trouveront jamais ce nom sur un plan.

La flore, malmenée par la bétonisation, s'accroche encore aux bordures de la ville à travers des toponymes. Côté sud, après la Pointe Rouge, les Goudes (où l'on peut aller se jeter) et Callelongue, se dresse le massif des calanques (et sa suggestive calanque de la Mounine), mais aussi la fameuse et tant redoutée Gineste, dont le nom rappelle que le lieu est planté de genêts (*ginèsto* en provençal

maritime). Côté nord, l'une des frontières est marquée par le tunnel du Resquihadou qui passe sous la chaîne de la Nerthe, ou plutôt qui glisse (c'est le sens du verbe *resquiha*) sous la chaîne du myrte, traduction de la *nerito* provençale.

L'heure des brousses

Pour finir, examinons une expression qui « sent bon le terroir » et qui a trait aux brousses – du Rove, forcément. Dans une énième dispute qui l'oppose à Panisse, César (dans *Fanny*, de Pagnol), s'inquiète car les deux protagonistes sont « sur le point de crier comme deux marchands de brousses ». Il est fait référence ici aux pratiques des marchands et marchandes qui, autrefois, avant la grande distribution et avant même la popularisation de l'automobile, partaient à pied du Rove pour aller vendre leurs fromages à Marseille. Et pour attirer l'attention de la population, ils signalaient leur passage en criant, en français ou en provençal : « *Les brousses du Rove !* ». Par ailleurs, vu que le chemin à parcourir leur prenait un certain temps, on a considéré que « *l'heure des brousses* » était assimilée à une heure tardive, d'où l'expression encore en usage actuellement : *arriver à l'heure des brousses*.

Tournée vers la mer, carrefour de routes migratoires et de cultures depuis sa fondation, ouverte à l'international à travers son économie, ses croisiéristes, les grands événements qu'elle accueille ou les pérégrinations de l'OM, Marseille demeure une cité ancrée dans un terroir qui affleure parfois encore dans le langage, celui du quotidien ou celui parfois moins transparent, mais aussi plus solide dans la durée, de ses toponymes.

